

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Fernand Ouellette, Gabriel-Pierre Ouellette, Carol LeBel

Hugues Corriveau

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37293ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2008). Fernand Ouellette, Gabriel-Pierre Ouellette, Carol LeBel. *Lettres québécoises*, (130), 40–41.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



/ M'accompagne/ Jusque dans mes replis/ Élargit la voie plus haute/ Qui me précède. » (« Accompagnement », p. 64)

☆☆☆☆ 1/2

Fernand Ouellette, *Présence du large*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2007, 78 p., 14,95 \$.

Penser sa présence au monde

Revenir à soi, en soi, pour une assomption morale.

Présence du large comprend trois œuvres distinctes, à savoir une partie au titre éponyme, « Le tour » et « Lumières du cœur ». Le souffle de Fernand Ouellette ne se dément pas dans ces textes écrits entre 1997 et 2002, mais révisés en 2007. On retrouve cette même force de concentration, ce même besoin d'une quête intérieure jamais assouvie : « Il restait si peu d'infini/ Bleu autour des os/ Pour l'envol./ Et l'espace se fermait/ Pour les anges mêmes,/ Qui toujours descendent en musique/ Auprès des dépouilles. » (« La mer lointaine », p. 14)

GRAVITÉ DU TON

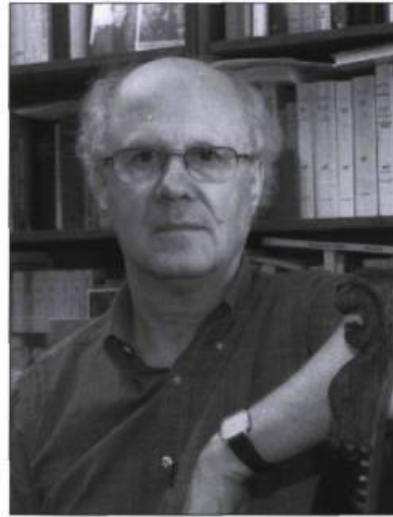
« Pour vraiment s'élever/ Faut-il prochainement/ Mourir bien droit contre l'aube? » (« La terre », p. 15) se demande-t-il encore. La mort est là, soulevant le voile du monde, ouvrant le paysage jusqu'au lointain, par-delà les vagues, le vague. Le poète interroge ce qu'il reste de vie devant l'inévitable échéancier qui mène l'être à sa propre perte, face aussi à une certaine désaffection. Les choses vont et s'enfuient, le temps ne rescapote plus que l'éphémère. Mais combatif et conscient, Fernand Ouellette se place dans le droit fil de l'horizon, et il tient tête : « Alors, je me redresse,/ Paré contre l'imprévisible./ Me dépouille de l'épouvante,/ Me gare des flèches qui rôdent,/ à l'abri du premier bonheur. » (« À la croisée », p. 22)

ROUGE MYSTÈRE

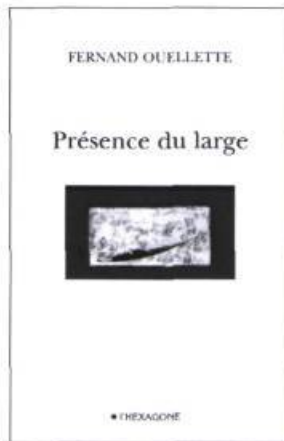
Le sang passant, le sang toujours pour dire mort et vie, pour que perdure la foi toute-puissante. On pourrait presque croire que nous tenons là un recueil de résilience, de celle qui dit oui au grand départ de l'être, pour apaiser la crainte, pour rejouer « L'obsession de la mort » (« Le magnanime », p. 37). On assiste ainsi à la mobilité de l'esprit qui s'inquiète et relance l'espoir, qui fuit et revient, alternant les passages noirs de la souffrance et ceux plus lumineux de la confiance. Le poète avoue ainsi, bien humblement : « Je n'ai d'autre visée,/ Maintenant, que d'aller/ Déposer ma bougie/ Au sommet de la quête,/ De mot en mot/ Qui se concentre. » (« Topographie », p. 59)

L'ESPOIR VIF

Obstinément, les choses du monde troublent la paix intérieure, mais s'offrent de même comme un don : « Peu à peu/ Le souffle se libère/ À mesure que le Radieux



FERNAND OUELLETTE



oiseau qui a traversé le continent. » (« Lumières du cœur », p. 84) Et cette attention dévorante le mène à lui donner des conseils, tout doucement, comme pour en effleurer le sens : « Repousse la crue des calamités/ Le plus souvent légères comme des chagrins/ Qui passent./ Reste paisible face/ à ce qui veut te lier l'esprit,/ T'empierre l'être. » (*Ibid*, p. 81) Ces textes forcent l'admiration, parce que rares, parce que pénétrants.

Ce nouveau recueil de Fernand Ouellette poursuit cette entreprise de maturité, en des textes dont la thématique multiple enrichit sûrement l'œuvre elle-même. Il y a chez Ouellette la preuve qu'on peut associer la pensée et le poétique, tout en menant la charge émotive à de très vastes hauteurs.

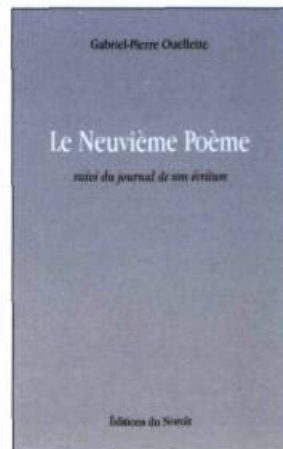
☆☆☆

Gabriel-Pierre Ouellette, *Le neuvième poème suivi de Journal de son écriture*, Montréal, le Noroît, 2007, 80 p., 18,95 \$.

Pendant les mots

Parcours du texte jusqu'en sa profondeur.

Voici un livre bien particulier que ce *Neuvième poème* que nous donne à lire Gabriel-Pierre Ouellette. En fait, l'œuvre poétique elle-même tient en vingt-trois textes, le reste étant consacré au *Journal*. Or, ce journal est à la fois irritant

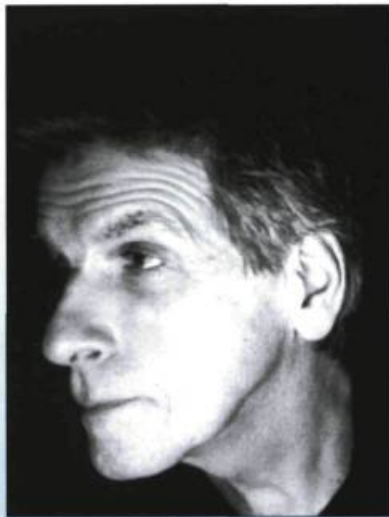


et fascinant, notre impression allant d'un sentiment à l'autre.

PARLER DE SOI

En effet, comment ne pas être surpris qu'un auteur consacre plus des trois quarts d'un ouvrage à sa propre écriture alors que le ton y est parfois acrimonieux à l'égard d'éditeurs, face aux commentaires peu chaleureux de supposés amis, aux vicissitudes de l'édition, aux rapports qu'on a avec la réception critique. Bref, le début du journal sent le dévouement personnel. Puis advient la réflexion sur l'écriture de la poésie, et cela nous emporte. Parce que c'est parcimonieux, qu'on entre au cœur de la création avec une exactitude surprenante.

Je n'ai pu m'empêcher de penser au très beau livre de Renaud Longchamps, paru aux Éditions Trois-Pistoles en 2002, dans la collection « Écrire », et intitulé *Le rêve de la réalité. La réalité du rêve*, livre dans lequel le poète pistait pour ainsi dire le déroulement de sa création, donnait des variantes des poèmes à venir jusqu'à leur achèvement.



GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

ciel noir qui n'est pas la nuit, mais un ciel noir de sang. » C'est toujours très beau, faute d'être simple : « Les bouches du temps ne sont pas les bouches du Tibre qui me viennent à la mémoire et me disent quelque chose qui ne me dit rien. »

REPRISES ET NOUVEAUTÉS

Le neuvième poème reproduit, parfois avec de fortes variantes, les huit textes intitulés *Octonarius*, insérés dans un livre d'artiste, accompagnés de gravures de Garen Bedrosian et parus en 2002, auxquels s'ajoutent quinze poèmes inédits qui constituent en quelque sorte l'achèvement du premier projet.

Plus étranges encore sont les traductions en anglais, en allemand et en latin qui nous sont proposées dans le journal et que commente avec beaucoup d'attention l'auteur. Son érudition fascine, et nous perd un peu... mais l'idée de se perdre dans la prosodie latine est comme un enchantement.

Disons que les poèmes sont très denses et ciselés, qu'ils atteignent des hauteurs stratosphériques : « La terre et ses trésors se dirigent sous la loupe de l'infini vers un

☆☆
Carol LeBel, *La nuit est un objet étrange*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2007, 78 p., 14,95 \$.

Étrange nuit

D'un songe à l'autre, peu de lumière.

Écrire tard, survivre à ses songes, dériver dans le noir, que de poètes ne l'ont-ils pratiqué ! « Le désir attend / trop grand // le cœur / ce mystère violent / quand il tremble seul / dans le quatre heures du matin. » Carol LeBel, dans *La nuit est un objet étrange*, tient compte de cette mystérieuse vie noctambule quand les rêves viennent dissiper l'ennui. Dans de courts textes, il visite ces lieux de l'ombre avec une certaine retenue, en des images pas toujours très heureuses : « comment terminer / le brouillon de nos larmes », se demande-t-il, avec maladresse, au cœur de la nuit, s'attardant « à funambuler d'étranges phrases ».

PONTIFIER

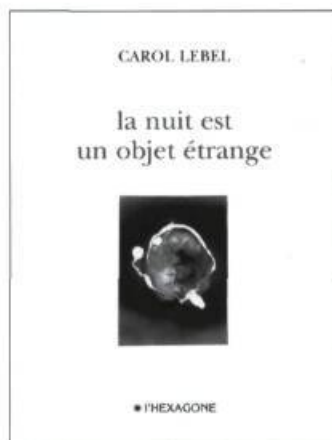
Là, comme souvent dans la poésie actuelle, le poète laisse sa poésie s'empêtrer dans les aphorismes ; et cette manière de faire, je le dirai sans



CAROL LEBEL

ambages, m'insupporte particulièrement, rendant indécidable et le commencement et la fin d'un poème, tellement le cumul semble prévaloir sur la pensée du recueil. Peu me chaut de me faire redire ceci : « croire ou ne pas croire qu'on a une âme / ne résout rien », puisque nous serions aux prises avec « toujours les mêmes soifs sans issue ».

Soit, à force d'en remettre, il y a là, et assez souvent, de belles formules, mais je ne peux m'empêcher de me demander si justement elles en dépassent toujours les limites. Par exemple, j'aime bien cette question existentielle : « comment sortir indemne / de ces semaines si indifférentes / à nos colères » ; mais je ne sais trop quoi faire avec « nos laideurs jusqu'au cou / paroles à tout vendre ». Il y a donc ici du bon comme du mauvais, ainsi qu'on en trouve dans tout bon catalogue de pensées.



IMPRIMERIE
LEBONFON INC.

Une alternative
dans le monde de l'édition.

2523, boul Chomedey, Laval, Québec, H7T 2R2
tél: (514) 907-4793 poste 34, téléc: (450) 686-8660
courriel: danielle.trudeau@lebonfon.com